

nadja maillard

trajectoire d'une voyageuse immobile

françois othenin-girard

E

Ethnologue et historienne, docteure en histoire de l'architecture, chercheuse et enseignante à l'EPFL, Nadja Maillard est une aventurière des voyages en profondeurs. Elle se faufile dans les archives, interroge les derniers témoins d'une époque engloutie, scrute les traces et les reliefs d'un bâtiment.

Nous avons perdu sa trace depuis la fin des années 1980. L'ethnologue était-elle partie en voyage perpétuel?

À l'époque, Nadja Maillard s'activait à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel. Spécialiste ès haute voltige dans la pensée, fine observatrice du réel, dotée d'un sens (redouté) de la nuance et capable d'effectuer un désossage intégral (mais charitable) d'une présentation d'étudiant rougissant. À quoi se mêlait un brin de douce ironie, jetée à brûle-pourpoint dans la conversation. Nous n'avions pas oublié qu'elle avait déjà publié un livre très inspirant sur le voyageur Francesco Carletti (1573-1606). *Voyages en abyme : Lecture ethnologique des « Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo ».*

Au téléphone, elle revient sur ce personnage: « Une écriture délestée de considérations morales, presque le degré zéro de l'écriture ethnologique, sans présupposés religieux ou militaires. » Et déjà, voyage et littérature semblent si intimement liés.

Moins de trois décennies plus tard, tout cela n'a pas cédé un pouce de terrain. Nous retrouvons

sa trace à l'EPFL. Car en plus d'être ethnologue et historienne, la voici devenue docteure en histoire de l'architecture. Avec elle, les bâtiments servent d'abord à voyager!

Nous avons prévu ce jour-là un tour sur le lac, pour honorer la thématique retenue dans cette édition. Mais notre invitée, planchiste émérite qui connaît chaque centimètre du lac de Joux, « son vrai sol », avait calculé que la force du vent exprimée en Beaufort rendrait cette virée impossible. Et de fait la bise hurle, les bateaux de la CGN ont décidé de ne pas tenter le diable lémanique. Nous la retrouvons donc « en cale sèche » à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre à Lausanne-Ouchy. Un établissement qu'elle connaît bien: dans la très longue liste de ses publications figure en effet un ouvrage sur ce haut lieu du voyage romantique en calèche. So British!

« Je suis une nomade arrêtée », nous écrivait-elle. « J'aurais dû dire une nomade immobile », corrige-t-elle. Tout est dans cette nuance. Et ce fut le point de départ d'un périple de deux heures trente – tous azimuts et toutes époques confondues – dans les profondeurs du sol et des archives, dans les strates de la pensée et les états du soi.

D

De l'habitat vernaculaire aux grands palaces lausannois

Un café. On positionne le curseur de la machine à remonter le temps sur trois décennies.

« Neuchâtel – c'étaient les années identitaires! On s'interrogeait beaucoup sur cette Suisse qui n'existait pas! » On lui rappelle ses explications d'architecture vernaculaire lors de mini-terrains en Franche-Comté et dans la vallée d'Aoste.

Mais nous ignorions alors que ce qui l'attirait, c'était le grand voyage dans la pensée. « Comment l'urbanisme et l'architecture peuvent-ils traduire un projet social? » Sur la même route, il y eut aussi un projet de thèse sur la fabuleuse cité expérimentale d'Auroville dans le Tamil Nadu.

Elle garde une main sur la barre et l'œil sur le cap. « À l'Institut, je travaillais aussi avec Jacques Hainard, l'ethnomuséologue. La plupart de mes travaux étaient consacrés à la culture matérielle et en particulier à l'habitat. Très vite, j'ai été contactée pour réaliser des études d'habitat vernaculaire dans le Jura vaudois et neuchâtelois. J'en ai fait une, puis dix, puis cinquante, dans les anciennes localités neuchâteloises. »

Elle creuse avec patience, Nadja. Et déniche un filon: le travail abonde, elle ouvre un bureau, convoque ses disciplines favorites, l'ethnologie et l'histoire. Et pour cette traversée qui débute, met au point ses outils et une méthode mêlant observation participante sur le terrain et recherches documentaires, le lent travail de la remontée aux



nadja maillard trajectoire d'une voyageuse immobile



sources. Elle se plaît à dire qu'elle a pu être ainsi chercheuse indépendante, et parfois « trouvère »!

La fondation Sandoz apprécie son travail et lui confie alors divers mandats. Avant l'Hôtel d'Angleterre, il y a le Palafitte à Neuchâtel, puis plus tard, le prestigieux Beau-Rivage Palace. Ce Palafitte, justement : un hôtel créé à l'occasion d'Expo.02 – désormais menacé de destruction par les écologistes qui critiquent l'atteinte aux rives du lac. Qu'en pense-t-elle ? Prenez votre billet, le voyage temporel commence et nous sommes aux premières loges.

« Les dérives de la patrimonialisation à tous crins, je les ai bien observées : il suffit qu'une chose ait lieu pour qu'on ait envie de la conserver. Or on sait très bien que les siècles passés se sont comportés comme des vandales avec tout ce qui était construit, que la révolution française fut aussi très vandalisante, que la révolution industrielle a tracé une ligne de démarcation dans notre temporalité et que l'on a commencé à accorder de plus en plus d'importance aux témoins du passé – jusqu'aux années 1970 où on l'aboutit en quelque sorte au Tout-au-patrimoine comme un véritable Tout-à-l'égout. »



Il était une fois Jack Cornaz, architecte vaudois

On reprend son souffle pour contempler le paysage. Croyait-on avoir affaire à une défenderesse des vieilles pierres figée dans la conservation ?

Au contraire, clame-t-elle, restons en mouvement : « Être à l'écoute d'un bâtiment n'est pas une démarche paralysante, il est possible d'intervenir en étant franc dans la démarche, en montrant clairement ce qui est nouveau et ancien. »

Une étape appelle la suivante. Le voyage reprend, dans les profondeurs. Il dure quelques années. « Je me suis lancée à corps perdu dans une recherche sur un architecte vaudois, Jack Cornaz, un illustre inconnu doté d'une trajectoire atypique, qui a construit des villas pour la bonne société lausannoise. Il était décédé en 1975. J'ai étudié sa production et réalisé une étude d'histoire d'architecture, sur les aspects structurels de ces maisons. Et en parallèle, j'ai décidé de consacrer une part importante de mon travail à la sociologie de sa clientèle. J'ai presque entièrement reconstitué son réseau avec une strate de temps de différence, rencontrant parfois ses clients, le plus souvent leurs héritiers. Il m'a fallu plusieurs années pour les rencontrer... »

Un long, un très long voyage. Nadja prend son bâton de pèlerine et va tous les voir pour comprendre Cornaz. Ne craignait-elle pas de se perdre en route ? « J'ai fini par trouver le personnage sympathique, mais en conservant une distance brechtienne car je ne suis pas très admirative de son œuvre. » Elle sourit. Ça surprend en effet.

Mais de ce périple, elle ramène des images intérieures uniques. « Jack Cornaz a travaillé pour tout un microcosme et une époque, des peintres, des sculpteurs, l'éditeur Mermoz. Grâce à lui, j'ai découvert des aspects de Lausanne et du canton que je ne connaissais pas. Il a construit pour un banquier un pavillon de bain à Lutry. Aujourd'hui lourdement transformé, cet édifice palladien était à l'époque vraiment délectable : lors de mes

Elle finit toujours par s'évader.

À pied, explique-t-elle, car le

voyage correspond à une vision

romantique où le chemin et le

cheminement importent autant

que la destination.



visites, j'avais l'impression d'être plongée dans un récit de Scott Fitzgerald entourée de personnages en maillot une pièce qui canotaient en dégustant une coupe de champagne... Tout aussi romanesque le fait que l'architecte, soucieux que rien de ce qui le concernait personnellement ne demeurât, ait quand même choisi d'entreposer ses archives professionnelles et ses maquettes dans la resserre familiale. Là où d'autres stockent les poireaux en hiver! »

Connaître tous bâtiments de la ville de Neuchâtel

Elle finit toujours par s'évader. À pied, explique-t-elle, car le voyage correspond à une vision romantique où le chemin et le cheminement importent autant que la destination. L'idée est d'y arriver par ses propres moyens. « J'ai encore une espèce d'admiration pour ces voyageurs qui ont traversé l'Italie en payant pour leur gîte et leur couvert d'une petite esquisse ou d'une aquarelle vivement troussée. On leur donnait une miche de pain et un verre de vin – pour moi, c'est l'idéal du voyage. »

En définitive, c'est pour Nadja Maillard la seule manière de voyager qui lui convienne. « Une forme de voyage minimal et intense, aux antipodes de l'aventure aménagée que propose le tourisme. »

Une autre échappée la conduit à recenser les 4850 bâtiments de Neuchâtel. « Cette ville voulait obtenir une radiographie de ce qu'était son bâti au début des années 1990. J'ai donc inventorié tous les bâtiments, y compris le garage en préfabriqué de la rue de la Côte, l'Hôtel du Peyrou, la Collégiale... et l'église rouge signée Guillaume Ritter. »

Cet édifice palladien était à

l'époque vraiment délectable :

lors de mes visites, j'avais

l'impression d'être plongée dans

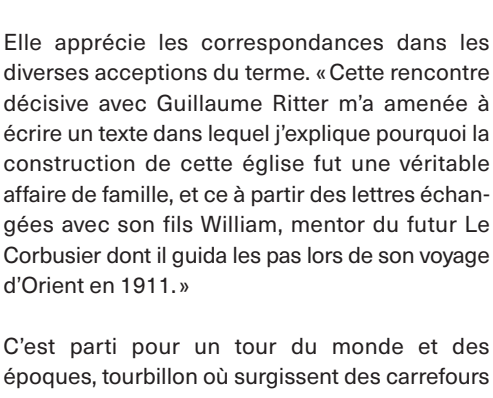
un récit de Scott Fitzgerald

entourée de personnages en

maillot une pièce qui canotaient

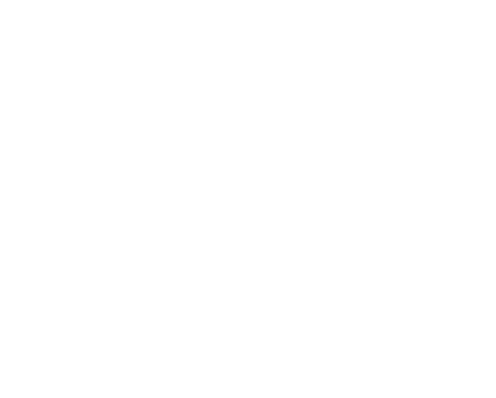
en dégustant une coupe de

champagne.



Elle apprécie les correspondances dans les diverses acceptions du terme. « Cette rencontre décisive avec Guillaume Ritter m'a amenée à écrire un texte dans lequel j'explique pourquoi la construction de cette église fut une véritable affaire de famille, et ce à partir des lettres échangées avec son fils William, mentor du futur Le Corbusier dont il guida les pas lors de son voyage d'Orient en 1911. »

C'est parti pour un tour du monde et des époques, tourbillon où surgissent des carrefours et des correspondances, des connexions, sémantiques ou conceptuelles, au fil des pages lues, des fibres théoriques, des câblages inconnus. On retombe sur « Giacometti et sa fine équipe parisienne », puis Boccace dialoguant avec Jean Nouvel tandis que Cicéron prend le thé avec Segantini et la comtesse de Ségur...



Prenez *Robinson Crusoe*, ce roman de Daniel Defoe est basé sur une histoire véridique, mais dans une région géographique différente. Après le naufrage, des restes du navire émergent de temps à autre et permettent de commencer à recréer un monde, une civilisation. Defoe parvient à faire habiter son personnage dans les trois types d'habitation que la théorie architecturale a identifiés. Successivement une tente, une

La littérature s'invite à bord

On n'imaginait pas que l'architecture puisse être un véhicule capable de vous emmener en voyage. Mais voilà notre historienne qui fouille dans les traités d'architecture et d'urbanisme, remonte jusqu'à l'époque romaine de Vitruve, bifurque direction Renaissance. Elle trouve de la littérature presque à chaque pas.

C'est quoi, au juste, cette « fabrique littéraire des villes » dont vous parlez volontiers dans vos conférences ?

C'est le miracle de la littérature qui parvient à rassembler ce que des théories peinent à faire, car peut-être, justement, trop occupées à démontrer. Les meilleurs traités d'urbanisme au XIX^e se trouvent dans les textes de Balzac et de Zola. C'est la littérature romanesque qui nous fait découvrir les villes et qui façonnent notre imaginaire. Dans *Sept villes*, l'écrivain Olivier Rolin explique en substance qu'on lit des livres dont une ville est le lieu et puis, y débarquant un jour pour la première fois, on constate que rien n'a changé depuis qu'on n'y est jamais allé!

Comment le voyage et l'architecture coexistent-ils dans la littérature qui vous parle ?

C'est le plus troublant. Je tombe sur deux thèmes de manière récurrente. Celui de la hutte primitive que l'on retrouve dans tous les traités, y compris chez Vitruve à l'époque romaine. Et celui du naufrage vécu comme une césure avec fracas.

Que pourrait-on bien dire à

propos du VOYAGE, à part que

c'est l'anagramme parfaite

de GOYAVE. Voyage dans

et par les mots, voyage sensuel

et savoureux ?



Prenez *Robinson Crusoe*, ce roman de Daniel Defoe est basé sur une histoire véridique, mais dans une région géographique différente. Après le naufrage, des restes du navire émergent de temps à autre et permettent de commencer à recréer un monde, une civilisation. Defoe parvient à faire habiter son personnage dans les trois types d'habitation que la théorie architecturale a identifiés. Successivement une tente, une caverne, puis une habitation construite de ses propres mains. À cela s'ajoute la préoccupation de l'écoulement du temps chez le personnage de Robinson, qui grave sur un poteau les jours passés sur l'île. Il y a donc une phénoménologie du temps qui traverse le récit. Et le personnage recrée un monde dont il va occuper tous les rôles, chasseur-cueilleur, éleveur, puis agriculteur. C'est extraordinaire!

Ce thème de la hutte primitive, hante selon vous la littérature de voyage enfantine ? De quelle manière ?

Le meilleur exemple me semble être le texte intitulé *Les Vacances* de la comtesse de Ségur, où la coupure, l'isolement au sens étymologique, permettent de recréer un monde à partir de rien. Elle parvient, dans une sorte d'emboîtement confinant à la mise en abyme, à parler de la construction d'une cabane « innocente et sans prétention » – c'est le degré zéro de la construction. Un cousin que l'on croyait disparu en mer est finalement sauvé et fait irruption dans le décor. Il redouble le récit de la construction de la cabane de vacances par celui de la construction d'une autre cabane, celle qu'avec son père adoptif il a construite après son naufrage dans quelque contrée sauvage. Circonstances au cours desquelles ils en ont profité pour apprendre à ces « autochtones sous-développés » à se servir d'une hache.

J'ai construit à vingt mètres de ma maison un cabanon de jardin qui est la réplique homothétique du bâtiment principal – lui-même d'une taille très modeste, car c'est un ancien central téléphonique.

Quand je vais dans cette cabane, je suis dépaysée.

La comtesse de Ségur parvient donc à associer à un discours colonialo-paternaliste un récit de voyage, la construction d'une cabane, d'un deuxième habitat primitif et le tout en emboîtant les récits les uns dans les autres. Je dois dire que c'est l'un des prodiges de la littérature que d'arriver à juxtaposer et apparier autant de choses aussi disparates – ce que personne n'oserait faire dans le cadre d'une approche strictement scientifique.

Votre manière d'habiter reflète-t-elle cette sensibilité ?

J'ai construit à vingt mètres de ma maison un cabanon de jardin qui est la réplique homothétique du bâtiment principal – lui-même d'une taille très modeste au départ puisqu'il s'agit d'un ancien central téléphonique, ce qui donne une idée des dimensions (elle rit). Quand je vais dans cette cabane, je suis dépaysée. C'est un état d'esprit. J'ai un petit atelier de menuiserie qui me permet de dégauchir des planches... et des idées !

Et comment voyagez-vous ?

C'est un peu le voyage mais en même temps pas tout à fait. Par mes choix de vie, la force des choses et, plus tard, des considérations écologiques, j'ai réalisé que le dépaysement était peut-être *au fond du jardin*. Mais quand je voyage réellement, le plus souvent je cours en regardant autour de moi. Bocacce fait dire à l'un de ses personnages, Mona Oretta, cahotée à la fois par le cheval et le discours de l'un de ses soupirants : « Il discorrere e come il correre. » « Courir et discourir sont étroitement liés. »

De ces courses, je ramène des éléments trouvés sur place, le plus souvent en bois, j'essaie aussi de prendre les empreintes d'une trace, d'une écorce, d'une craquelure... De tout cela, je fais des tableaux qui sont comme des récits de voyage.

Ce voyage immobile s'apparente-t-il à un voyage intérieur ?

D'autres l'ont dit : il faudrait être capable idéalement en une journée d'écrire une symphonie et de labourer un champ. Bien des personnages plus éminents que moi l'ont tenté. Marx parle lui aussi de cet être complet dans ses écrits de jeunesse. Et en fait, on rejoint ce qu'étaient les paysans de nos montagnes jurassiennes, qui, outre le travail du sol, devaient aussi savoir fabriquer leurs outils. En hiver, ils écrivaient des traités de philosophie et réparaient des montres et des horloges.

Mais c'est la vie même qui est un voyage, une exploration livrée à la débrouillardise de chacun ; non seulement nous n'y sommes pas préparés mais nous n'avons droit qu'à un seul essai, comme le plongeur de Paestum plongeant une fois pour toutes dans l'éternité ! /

Par mes choix de vie, la force des choses et, plus tard, des considérations écologiques, j'ai réalisé que le dépaysement était peut-être *au fond du jardin*.

